

vous au monde, vous et Gabrielle. J'é rêvais de l'élever jusqu'à vous, et c'est vous qui descendez jusqu'à elle. . . . Et je vous perds ainsi tous les deux ! . . . Le nom de nos aïeux, René, toute notre race, y avez-vous bien songé ?

Le jeune homme se taisait, car c'était cet orgueil de race qu'il se proposait de sacrifier.

— Je suis pauvre, dit-il enfin, il faut que je travaille ; et je ne veux pas garder les armes d'un croisé en prenant la plume d'un commis.

Madame de Saint-Villiers lâcha, ou plutôt repoussa les mains de René qu'elle tenait encore, avec un mouvement indigné.

— Votre père vous eût maudit ! s'écria-t-elle. Moi, je n'en ai pas le courage. Adieu, soyez heureux si vous le pouvez, mais ne reparez jamais en ma présence ! Elle sortit. René se laissa tomber sur un siège, le front dans ses mains, en proie à une émotion violente.

— Si je me trompais ! . . . Si je me trompais ! . . . murmura-t-il à plusieurs reprises. De grosses gouttes d'une sueur glacée perlaient lentement sur son front.

Peu à peu cependant, il devint plus tranquille. Il releva la tête. Ce n'était plus la physionomie dédaigneuse, spirituelle, un peu molle d'autrefois : c'était un visage nouveau, exprimant une ardeur virile : de rudes combats, des résolutions énergiques l'avaient transformé ainsi.

— Mon père m'aurait maudit ? se disait-il. Oui, peut-être . . . s'il eût vécu, s'il eût encore foulé cette terre où l'orgueil et le préjugé enfonce de si fortes racines. Mais, s'il pouvait me voir, maintenant qu'il a connu la vérité et la justice éternelles, ah ! je suis sûr qu'il ne me maudirait pas, mais qu'au contraire il me bénirait.

Il se disposa à partir : mais, comme il allait ouvrir la porte, il jeta encore un regard sur cet intérieur délicat dont il était exilé, sur les mille objets qui semblaient porter l'empreinte de l'esprit si altier, mais si fin de la marquise, sur la chaise longue, au pied de laquelle, enfant, il avait joué.

Oh ! si je pouvais revenir à cet âge, pensa-t-il, et vivre différemment ! Ma pauvre tante ! ma pauvre tante !

Il se hâta de quitter la chambre, car les larmes lui venaient aux yeux.

Lorsqu'il revint rue d'Anjou-Saint-Honoré, il eut à subir une épreuve à peine moins pénible : il s'occupa des dispositions à prendre pour la vente de son mobilier. Un découragement cruel le saisit plusieurs fois à la pensée qu'il allait se séparer des trésors d'art réunis là peu à peu, avec tant d'études, de soin et d'amour. L'idée du suicide se glissa de nouveau dans son cœur, tandis qu'il examinait une à une ses armes précieuses. Il songeait aussi aux chevaux, pour lesquels il avait toujours fait des folies : il en possédait d'admirables, et, lorsqu'il se rappelait ces pauvres bêtes, il aurait pu pleurer comme un enfant.

Ce furent de tristes heures que le comte de Laverdie passa chez lui ce soir-là. L'épreuve qu'il traversait eût été véritablement au-dessus de ses forces, et il n'eût pas résisté à la tentation d'en finir avec la vie, si son amour et l'idée qu'il se devait à Gabrielle ne l'avaient pas soutenu.

L'après-midi, avant de se rendre chez sa tante, il avait tracé quelques mots dans l'espoir que celle-ci se chargerait de les remettre à la jeune fille. Mais, vu la façon dont s'était terminée cette visite, la lettre était restée dans le portefeuille de René. Il l'en sortit pour la relire et songer par quel moyen il pourrait la faire tenir à Gabrielle.

Voici ce qu'il avait écrit, aussi simplement que possible :

« Mademoiselle,

« Ce n'est pas en vain que pendant quelques jours vous m'aurez cru digne de vous. Vous m'avez inspiré l'ambition de le devenir. Cette ambition remplira désormais ma vie avec un autre sentiment que je n'ose vous avouer, car, hélas ! j'ai mérité que vous ne puissiez pas y croire.

« Pardonnez-moi, ah ! pardonnez-moi. Je vous ai fait beaucoup de mal, et vous m'avez fait tant de bien ! Vous me sauvez de moi-même, vous m'arrachez à une vie méprisable et frivole, et votre souvenir m'empêchera de de jamais y retomber.

« Je vous supplie d'écouter, d'accepter ce serment solennel :

« Vous que j'aime de toutes les puissances de mon âme, je jure de ne point vous le dire avant de vous l'avoir prouvé.

« Et ce moment-là, je ferai qu'il vienne bientôt. Ah ! s'il m'était permis de penser que vous l'attendrez avec la plus faible partie de l'impatience que j'éprouve, combien je serais heureux, malgré les regrets et les remords qui me déchirent le cœur.

« RENÉ DE LAVERDIE. »

Ces lignes étaient l'expression si sincères des sentiments du jeune homme, qu'en les parcourant le courage lui revint avec l'ardent désir de mettre à exécution les engagements qu'elles contenaient. Il s'agissait seulement de décider comment il allait s'y prendre pour y parvenir, et il ne se cachait pas que des difficultés et des obstacles sans nombre l'attendaient dans sa nouvelle voie.

Renoncer à un titre aussi ancien et aussi glorieux que celui de n'importe quelle famille régnante de l'Europe, se séparer de tout ce qui jusque-là avait fait le charme et l'intérêt de sa vie, lui semblaient encore une trop faible expiation pour les lâches calculs qu'il avait pu former et une preuve médiocre de son amour. René voulait aller plus loin, il voulait travailler. Honteux de songer que pendant si longtemps il avait considéré le travail comme un opprobre, il rougissait pour ceux qui l'avaient élevé dans de pareils principes. Une révolution s'était accomplie en lui depuis quelques jours, depuis quelques heures. Comme toutes les révolutions, qui ne s'arrêtent jamais après la chute de la première erreur ou la destruction de la première idole, elle avait fait bien des ruines et elle eut ses excès. Les révolutions sont aussi marquées par des mouvements de recul, de brusques ressauts en arrière ; qu'elles ébranlent un État ou qu'elles bouleversent une âme, les phénomènes en sont les mêmes, et l'équilibre rompu est très long à se rétablir. René de Laverdie commençait à éprouver tout cela ; mais il possédait en lui les deux forces qui rendent sublimes de tels orages lorsqu'elles les soulèvent : il était inspiré par l'enthousiasme et l'amour.

Comment ferait-il parvenir sa lettre à Gabrielle ? voilà ce qui l'inquiétait d'abord. Il n'était pas question de l'envoyer tout simplement par un messager quelconque, encore bien moins par la poste. Il fallait qu'elle fût remise à la jeune fille par quelqu'un en qui celle-ci eût pleine confiance, et qui se portât pour ainsi dire garant de la sincérité de René. Les quelques mots qu'il avait écrits ne signifiaient pas grand'chose par eux-mêmes, et pourtant il ne pouvait sans inconvenance